

« Devant la montagne, comme naguère devant New-York ou l'Atlantique, je fais l'expérience du manque de vocabulaire. »

Olivier Domerg, extrait de *La Fabrique du plus près*, Le Bleu du ciel, 2011



MAISON DE LA POÉSIE DE NANTES
2, rue des Carmes 44000 Nantes / T. 02 40 69 22 32
www.maisondelapoesie-nantes.com

Cet événement a reçu les soutiens spécifiques de la Direction de la Prospective des schémas et du Développement durable du Conseil régional des Pays de la Loire et de la Fondation d'entreprise de la Banque populaire Atlantique.

La Maison de la Poésie de Nantes est une association loi 1901 soutenue par la Ville de Nantes, la Région des Pays de la Loire, le Département de Loire-Atlantique et la DRAC des Pays de la Loire.

« Entrevue »
questions à...



olivier
domerg

« Quels lieux font paysage dans la ville ? »
lecture, 14h30



AUTREMENT LE MONDE ? «poésies & écologies»
SAMEDI 28 NOVEMBRE 2015 / LIEU UNIQUE / NANTES

Dans *Fabrique du plus près* vous dénoncez les loisirs touristiques à la montagne ou à la campagne. Pensez-vous que c'est un danger pour l'environnement ? N'est-ce pas un moyen de lutter contre la désertification ?

Plus que les «loisirs touristiques», ce que je pointe, dans *Fabrique du plus près*, et, de manière générale, dans l'ensemble littéraire & photographique que représente *Le chant du hors champ*, c'est la «transformation du monde en parc de loisirs», ultime étape d'une domestication marchande de la nature, et de son exploitation tous azimuts ! Et, dans le cas des Hautes-Alpes, sur lesquelles j'ai travaillé avec la photographe Brigitte Palaggi durant six ans, c'est la tension qui perdure et s'accroît entre, d'un côté, cette volonté de protéger la nature et des lieux encore sublimes, par l'instauration d'un parc (là-bas, le «parc des Écrins»), et, de l'autre, cette volonté de développer, dans le même temps et, souvent, sans frein, les activités de loisirs ; voire d'en insuffler de nouvelles ; ne cessant de créer une pression sur le territoire même qu'on est sensé préserver, et presque sanctuariser. Il y a une contradiction, de fait, dans la question du «parc», sur laquelle je mets le doigt et sur laquelle j'appuie, car elle montre, selon moi, toute la schizophrénie de notre société.

«Le parc» est sans doute aussi une façon de «muséifier le monde», de le «figer», comme pour les centres villes (historiques), avant sa disparition probable ou prochaine. Il en dit beaucoup sur la destruction à l'œuvre, dont l'homme est le principal responsable, et sur ce qui se profile, pour nous, à l'horizon : le «devenir-parc» de l'ensemble de la planète ! À nous de savoir si nous voulons vivre, telles des tribus indiennes, dans des réserves plus ou moins vivables et respirables, ou si nous nous donnons les moyens de réduire drastiquement l'impact de nos activités sur la nature et sur le monde dans son ensemble ? Quant à la désertification, je la ressens surtout à l'œuvre dans la littérature. De moins en moins de lecteurs, de moins en moins d'intérêt pour sa capacité «à dire le monde et sa complexité». Une perte préjudiciable pour ce «territoire de la langue» qui est notre bien commun et le lieu où s'aiguisent nos sens et où se secrète notre pensée.

Vous tentez d'énumérer les paysages ruraux et urbains, d'une façon qui semble inépuisable. Est-ce pour vous une manière de vous approprier le paysage et d'habiter le monde, en nommant tout ce qui vous entoure ?

«Nommer ce qui nous entoure», est et *a toujours été*, ce me semble, la fonction première & primordiale de la poésie. Le paysage est une des modalités (plus ou

moins actuelle) d'un dire (plus ou moins ancien). Dans «poétique du territoire», un travail plus récent réalisé en collaboration avec d'autres poètes, écrivains et artistes, je propose la formule suivante : «le paysage, c'est le monde tel qu'il est, le monde tel qu'il va», et j'ajoute, pour la boutade grinçante : «mal par définition».

Mais trêve de sentence, grinçante ou non, précisons un peu le propos : Il ne s'agit pas tant de «s'approprier le paysage» ou «d'habiter le monde» que de s'approcher au plus près des choses, de les rendre perceptibles & palpables «dans la langue», en tant qu'elles sont là, nous environnent, forment ce «réel» dans lequel nous baignons ; et, à proportion du fait qu'elles nous touchent, sensiblement, intimement, et constituent, pour nous, «la chair du monde», tous autant que nous sommes, sitôt que nous ouvrons les yeux sur elles, sitôt que nous les sentons.

Vous utilisez la prose et la poésie pour décrire le paysage. Y a-t-il une forme qui vous semble plus pertinente ?

Sur la quatrième de couverture d'un livre intitulé *Le ciel, seul*, j'avance, sans doute un peu par bravade et goût de la formulation, que : «la fiction est tombée, le décor itou. Désormais le paysage est au centre. Mieux, il est un genre à part entière. Un genre qui contient tous les autres». J'ajoute que je ne «décris» pas le paysage, *je l'écris*, et c'est là toute la différence, ou, si vous voulez, la singularité, s'il en est une, de cette démarche et tentative en cours. Disons que, pour moi, il n'y a ni prose ni vers, mais «écriture du paysage», qui cherche, pour chaque objet et à chaque fois, la façon & la forme la plus adéquates pour en rendre compte. Et que cette écriture est en devoir d'inventer, pour chaque paysage, sa propre «poétique» ! D'où, les formes différentes que revêt chacun des livres écrits. Rien de commun entre *Treize jours à New York*, *voyage compris*, *Une campagne* ou *L'articulation du visible*, si ce n'est une tentative de saisir les choses au plus près, quel que soit le biais que trouve l'écriture pour ce faire.

Propos recueillis par Justine Rahard, Audrey Henri et Amélia Valero
classe de 1^{er} STMG2 du lycée La Colinière (Nantes) avec le concours de Sophie G. Lucas, poète,
leur professeure Brigitte Wateau et les professeures-documentalistes Annie Andrieu et Catherine Courraud.